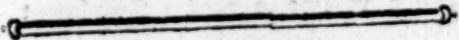


Lami Des Enfants
Morale

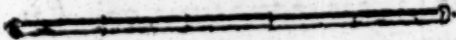
L' A M I

D E S

E N F A N S.



M O R A L E.



L'AMI DES ENFANS.

Cet ouvrage a commencé le 1^{er} Mai de cette année, & il en paroîtra régulièrement un volume le 1^{er} & le 15 de chaque mois, jusqu'à ce qu'on soit au pair de l'édition de Paris.

La Souscription pour 12 Volumes, de 144 Pages chacun, petit format, est d'une Demi-guinée.

La remise pour Messrs. les Libraires, les Maîtres de Pension & de Langues, est d'un Schelling & demi par Souscription; la 13^{eme} gratis.

Chaque volume se vendra séparément un Schelling.

On s'abonne en tout tems; mais il faudra prendre l'Ouvrage depuis le 1^{er} No. & affranchir la lettre de demande & le port de l'argent.



Hobbsford 1790

L' A M I

D E S

E N F A N S,

Par M. BERQUIN.

I^{er} JUIN, 1783. N^o. III.

ON SOUSCRIT

A L O N D R E S,

Chez M. ELSMLEY, Libraire,
dans le *Strand*.

M. DCC. LXXXIII.



*C L E M E N T I N E*

E T

M A D E L O N.

AVANT que le soleil s'élevât sur l'horifon pour éclairer la plus belle matinée du printems, la jeune Clémentine étoit descendue dans le jardin de son pere, afin de mieux goûter le plaisir de déjeûner, en parcourant ses longues allées. Tout ce qui peut ajouter au charme qu'on éprouve dans ces premieres heures du jour, se réunissoit pour elle en ce moment. Le souffle pur du zé-

6 CLEMENTINE

phir portoit dans tous ses sens la fraîcheur & le calme. Son goût étoit flatté de la douceur des friandises qu'elle savouroit ; son œil, du tendre éclat de la verdure renaissante ; son odorat, du parfum balsamique de mille fleurs ; & pour que son oreille ne fût pas seule sans plaisir, deux rossignols allèrent se percher près de là sur le sommet d'un berceau de verdure, pour la réjouir de leurs chansons de l'aurore. Clémentine étoit si transportée de toutes ces sensations délicieuses, que des larmes baignoient ses beaux yeux, sans s'échapper cependant de sa paupière. Son cœur, agité d'une douce émotion, étoit pénétré de sentimens de tendresse & de bienfaisance. Tout-à-

coup elle fut interrompue, dans son agréable rêverie; par le bruit des pas d'une petite fille qui s'avançoit vers la même allée, en mordant, de grand appétit, dans un morceau de pain bis.

Comme elle venoit aussi dans le jardin pour se récréer, ses regards erroient sans objet autour d'elle; enforte qu'elle arriva près de Clémentine sans l'avoir apperçue. Dès qu'elle la reconnut, elle s'arrêta tout court un moment, baissa les yeux vers la terre, puis, comme une jeune biche effarouchée, & non moins légère, elle retourna précipitamment sur ses pas. Arrête, arrête, lui cria Clémentine, attends-moi donc, attends-moi; pour-

quoi te sauver ? Ces paroles faisoient fuir encore plus vite la petite sauvage.

Clémentine se mit à la poursuite ; mais comme elle étoit moins exercée à la course, il ne lui fut pas possible de l'atteindre.

Heureusement la petite fille avoit pris un détour ; & l'allée où se trouvoit Clémentine, alloit directement aboutir à la porte du jardin. Clémentine, aussi avisée que jolie, se glisse tout doucement le long de la charmille épaisse qui formoit la bordure de l'allée ; & elle arrive au dernier buisson à l'instant même où la petite fille étoit prête à le dépasser. Elle la saisit à l'improviste, en lui criant : Te voilà ma prison-

niere ! Oh ! je te tiens ! Il n'y a plus moyen de te sauver.

La petite fille se débattoit, pour se débarrasser de ses mains. Ne fais donc pas la méchante, lui dit Clémentine ; si tu savois le bien que je te veux, tu ne serois pas si farouche. Viens, ma chere enfant, viens un moment avec moi.

Ces paroles d'amitié, & plus encore le son flatteur de la voix qui les prononçoit, rassurerent la petite fille ; & elle suivit Clémentine dans un cabinet de verdure voisin.

As-tu encore ton pere, lui dit Clémentine, en l'obligeant de s'asseoir auprès d'elle ?

MADELON.

Oui, Mamfelle.

CLEMENTINE.

Et que fait-il ?

MADELON.

Toute sorte de métiers pour gagner sa vie. Il vient aujourd'hui travailler à votre jardin ; & il m'a menée avec lui.

CLEMENTINE.

Ah ! je le vois là-bas dans le carré de laitues. C'est le gros Thomas. Mais que manges-tu à ton déjeuner ? Voyons, que je goûte ton pain. Ah ! mon Dieu ! il me déchire le gosier. Pourquoi ton pere ne t'en donne-t-il pas de meilleur ?

MADELON.

C'est qu'il n'a pas autant d'argent que votre papa.

CLEMENTINE.

Mais il en gagne par son travail ;
& il pourroit bien te donner du
pain blanc, ou quelque chose pour
faire passer celui-ci.

MADELON.

Oui, si j'étois la seule enfant :
mais nous sommes cinq, qui man-
geons de bon appétit. Et puis l'un
a besoin d'une camifolle, l'autre
d'une jacquette : ça fait tourner la
tête à mon pere, qui dit, quelque-
fois : J'aurai beau travailler, jamais
je ne gagnerai assez pour nourrir
& vêtir toute cette marmaille.

CLEMENTINE.

Tu n'as donc jamais mangé de
confitures ?

MADOLON.

Des confitures? Qu'est-ce que c'est que ça?

CLEMENTINE.

Tiens, en voici sur mon pain.

MADOLON.

Je n'en avois jamais vu de ma vie.

CLEMENTINE.

Goûtes-en un peu. Ne crains rien ; tu vois bien que j'en mange.

MADOLON (*avec transport*).

Ah! Mamselle, que c'est bon!

CLEMENTINE.

Je le crois! Ma chere enfant, comment t'appelles-tu?

MADOLON (*se levant & lui faisant une révérence*).

Madelon, pour vous servir.

CLEMENTINE.

Eh bien, ma chere Madelon, attends-moi ici un moment. Je vais demander quelque chose pour toi à ma bonne, & je reviens aussi-tôt. Ne t'en vas pas au moins. /

MADELON.

Oh ! je n'ai plus peur de vous !

Clémentine courut chez sa bonne, & la pria de lui donner encore des confitures, pour en faire goûter à une petite fille qui n'avoit que du pain sec pour déjeuner. La bonne se réjouit de la bienfaisance de son aimable élève. Elle lui en donna dans une tasse, avec un petit pain mollet ; & Clémentine se mit à courir de toutes ses jambes, avec le déjeuner de Madelon.

Eh bien, lui dit-elle en arrivant, t'ai-je fait long-tems attendre? Tiens, ma chere enfant, prends donc. Laisse-là ton pain noir, tu en mangeras assez une autre fois.

M A D E L O N

(Goûtant la confiture, & passant sa langue sur ses lèvres).

C'est comme du sucre. Je n'avois jamais rien mangé de si doux.

C L E M E N T I N E.

Je suis charmée que tu le trouves bon. J'étois bien sûre que cela te feroit plaisir.

M A D E L O N.

Comment, vous en mangez tous les jours? Nous ne connoissons pas ça, nous pauvres gens,

CLEMENTINE.

J'en suis assez fâchée. Ecoute, viens me voir de tems en tems, je t'en donnerai. Mais comme tu as l'air de te bien porter ! N'es-tu jamais malade ?

MADELON.

Malade ? moi ? jamais.

CLEMENTINE.

N'as-tu jamais de rhume ? N'es-tu jamais enchifrenée ?

MADELON.

Qu'est-ce que c'est que ce mal ?

CLEMENTINE.

C'est lorsqu'il faut tousser & se moucher sans cesse.

MADELON.

Oh ! ça m'arrive quelquefois ! Mais
ce ne sont pas des maladies.

CLEMENTINE.

Et alors te fait-on rester au lit ?

MADELON.

Ha ! ha ! ma mere feroit, je crois,
un beau train, si je m'avisois de
faire la paresseuse.

CLEMENTINE.

Mais qu'as-tu à faire ? Tu es si
petite !

MADELON.

Ne faut-il pas aller dans l'hiver
ramasser du chardon pour notre âne,
& du bois mort pour la marmite ?
Ne faut-il pas dans l'été sarcler
les bleds, ou glaner ? cueillir les

ET MADELON. 17

ais
pommes & les raisins dans l'automne? Ah! Mamfelle, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque.

CLEMENTINE.

Et tes sœurs se portent-elles aussi-bien que toi?

s,
le
MADELON.

Nous sommes toutes éveillées comme des souris.

CLEMENTINE.

fi
r
p
Ah! j'en suis bien-aise! J'étois d'abord fâchée que Dieu semblât ne s'être pas embarrassé de tant de pauvres enfans; mais puisque vous avez la santé, je vois bien qu'il ne vous a pas oubliés. Je me porte bien aussi, quoique je ne sois pas sûrement aussi robuste que toi.

N° III.

B

Mais , ma chere enfant, tu vas nuds pieds ; pourquoi ne mets-tu pas de chaussure ?

MADOLON.

C'est qu'il en coûteroit trop d'argent à mon pere , s'il falloit qu'il nous en donnât à tous ; & il n'en donne à aucun.

CLEMENTINE.

Et ne crains-tu pas de te blesser ?

MADOLON.

Je n'y fais seulement pas attention. Le bon Dieu m'a cousu des semelles sous la plante des pieds.

CLEMENTINE.

Je ne voudrois pas te prêter les miens. Mais d'où vient que tu ne manges plus ?

MADELON.

Nous nous sommes amusées à babiller, & il faut que j'aille ramasser de l'herbe. Il est bientôt huit heures. Notre bourrique attend son déjeuner.

CLEMENTINE.

Eh bien ! emporte le reste de ton pain. Attends un peu. Je vais en ôter la mie, tu mettras la confiture dans le creux.

MADELON.

Je vais le porter à ma plus jeune sœur. Oh ! elle ne fera pas la petite bouche, celle-là ! Elle n'en laissera pas une miette, quand elle aura commencé à le lécher. /

CLEMENTINE.

Je t'en aime davantage, d'avoir
pensé à ta petite sœur.

MADELON.

Je n'ai rien de bon sans lui en
donner. Adieu, Mamselle.

CLEMENTINE.

Adieu, Madelon. Mais souviens-
toi de revenir ici demain à la même
heure.

MADELON.

Pourvu que ma mere ne m'en-
voie pas ailleurs, je me garderai
bien d'y manquer.

Clémentine avoit goûté la dou-
ceur qu'on sent à faire le bien. Elle
se promena quelque tems encore
dans le jardin, en pensant au plaisir

qu'elle avoit donné à Madelon, à la reconnoissance que Madelon lui en avoit témoignée, & à la joie qu'auroit sa petite sœur de manger des confitures.

Que fera-ce donc , se disoit elle, quand je lui donnerai des rubans & un collier ! Maman m'en a donné l'autre jour d'assez jolis ; mais la fantaisie m'en est déjà passée. Je chercherai dans mon armoire quelques chiffons pour la parer. Nous sommes de même taille ; mes robes lui iront à ravir. Oh ! qu'il me tarde de la voir bien ajustée !

Le lendemain Madelon se glissa encore dans le jardin. Clémentine lui donna des gâteaux qu'elle avoit achetés pour elle. * * *

Madelon ne manqua pas d'y revenir tous les jours. Clémentine ne songeoit qu'à lui donner de nouvelles friandises. Lorsque ses épargnes n'y suffisoient pas, elle prioit sa maman de lui faire donner quelque chose de l'office, & sa mere y consentoit avec plaisir.

Il arriva cependant un jour que Clémentine reçut une réponse affligeante. Elle prioit sa mere de lui faire une petite avance sur ses pensions de la semaine pour acheter des bas & des fouliers à Madelon, afin qu'elle n'allât plus nuds pieds. Non, ma chere Clémentine, lui répondit sa mere.

Et pourquoi donc, maman ?

Je te dirai à table ce qui me fait

desirer que tu fies un peu moins prodigue envers ta favorite.

Clémentine fut surprise de ce refus. Elle n'avoit jamais tant soupiré que ce jour-là après l'heure du dîner. Enfin, on se mit à table.

Le repas étoit déjà fort avancé, sans que sa mere lui eût dit la moindre chose qui eût trait à Madelon. Enfin un plat de chevrettes qu'on servit, fournit à Madame d'Alençay l'occasion d'entamer ainsi l'entretien.

MADAME D'ALENÇAY.

Ah ! voilà le mets favori de ma Clémentine, n'est-il pas vrai ? Je suis bien-aise qu'on nous en ait servi aujourd'hui.

CLEMENTINE.

Oui, maman, j'aime beaucoup les chevrettes ; & voici la saison où elles sont excellentes.

Mde. D'ALENÇAY.

Je suis sûre que Madelon les trouveroit encore meilleures que toi.

CLEMENTINE.

Ah ! ma chere Madelon ! Je crois qu'elle n'en a jamais vu. Si elle appercevoit seulement ces longues moustaches, elle en auroit une peur, une peur ! je la vois d'ici s'enfuir à toutes jambes. Maman, si vous vouliez me le permettre, je serois bien curieuse de voir la mine qu'elle feroit. Tenez, rien que deux pour

ET MADELON. 25

elle, quand ce feroient les plus petites.

Mde. D'ALENÇAY.

J'ai de la peine à t'accorder ce que tu me demandes.

CLEMENTINE.

Et pourquoi donc , maman , vous qui faites du bien à tant de monde ? Je vous ai aussi demandé ce matin un peu d'argent , pour acheter des bas & des souliers à Madelon , & vous m'avez refusée. Il faut que Madelon vous ait fâchée. Est-ce qu'elle auroit fait quelque dégât dans le jardin ? Oh ! je me charge de la gronder.

Mde. D'ALENÇAY.

Non , ma chere Clémentine ,

26 C L E M E N T I N E

Madelon ne m'a point fâchée. Mais veux-tu, par ta bienfaisance envers elle, faire son bonheur ou son malheur ?

C L E M E N T I N E.

Son bonheur, maman. Dieu me garde de vouloir la rendre malheureuse.

Mde. D'ALENÇAY.

Je voudrais aussi de tout mon cœur la voir plus fortunée, puisqu'elle a su mériter ton attachement. Mais est-il bien vrai, Clémentine, qu'elle mange son pain tout sec à déjeuner ?

C L E M E N T I N E.

C'est bien vrai, maman. Je ne voudrais pas vous tromper.

Mde. D'ALENÇAY.

Comment ? elle s'en est contentée
jusqu'à présent ?

CLEMENTINE.

Mon Dieu ! oui. Et quand ce
feroit de la franchipane, je ne la
mangerois pas avec plus de plaisir
qu'elle ne mange son pain bis.

Mde. D'ALENÇAY.

Il me paroît qu'elle a bon ap-
pétit. Mais je ne puis me persuader
qu'elle aille nuds pieds.

CLEMENTINE.

C'est toujours nuds pieds que je
l'ai vue. Demandez au Jardinier.

Mde. D'ALENÇAY.

Elle se les met donc tout en sang,

lorsqu'elle marche sur le sable & sur les cailloux ? ^

CLEMENTINE.

Point du tout. Elle court dans le jardin comme une biche ; & elle dit en riant, que le bon Dieu lui a cousu une paire de semelles sous la plante des pieds.

Mde. D'ALENÇAY.

Je fais que tu n'es pas menteuse ; mais je t'avoue que j'ai bien de la peine à croire ce que tu me dis. Je voudrois bien voir les grimaces que feroit ma Clémentine en mangeant du pain bis tout sec, sans beurre ni confitures.

CLEMENTINE.

Oh ! je sens qu'il me resteroit au gosier.

Mde. D'ALENÇAY.

Je ne ferois pas moins curieuse de voir comment elle s'y prendroit pour aller nuds pieds.

CLEMENTINE.

Tenez, maman, ne vous fâchez pas ; mais hier je voulus l'essayer. Etant seule dans le jardin, je tirai mes souliers & mes bas pour marcher pieds nuds. Je les sentoïis tout meurtris, & cependant je continuai d'aller. Je rencontraï un tesson. Aye ! Cela me fit tant de mal, que je retournai tout doucement reprendre ma chaussure, & je me promis bien de ne plus marcher les pieds nuds. Ma pauvre Madelon ! Elle est cependant ainsi tout l'été.

Mde. D'ALENÇAY.

Mais d'où vient donc que tu ne peux manger de pain sec, ni aller nuds pieds comme elle ?

CLEMENTINE.

C'est peut-être que je n'y suis pas accoutumée.

Mde. D'ALENÇAY.

Mais si elle s'accoutume, comme toi, à manger des friandises, & à être bien chauffée, & qu'ensuite le pain sec lui répugne, & qu'elle ne puisse plus aller nuds pieds sans se blesser, croirois-tu lui avoir rendu un grand service ?

CLEMENTINE.

Non, maman ; mais je veux faire

enforte que, de toute sa vie, elle ne soit plus réduite à cet état.

Mde. D'ALENÇAY.

Voilà un sentiment très-généreux; & tes épargnes te suffiront-elles pour cela?

CLEMENTINE.

Cui bien, maman, si vous voulez y ajouter tant soit peu.

Mde. D'ALENÇAY.

Tu fais que mon cœur ne se refuse jamais à secourir un malheureux, lorsque l'occasion s'en présente. Mais Madelon est-elle la seule enfant que tu connoisses dans le besoin?

CLEMENTINE.

J'en connois bien d'autres encore.

32 CLEMENTINE.

Il y en a deux sur-tout ici près
dans le village, qui n'ont ni pere,
ni mere.

Mde. D'ALENÇAY.

Et qui, sans doute, auroient be-
soin de secours ?

CLEMENTINE.

Oh ! oui, maman.

Mde. D'ALENÇAY.

Mais si tu donnes tout à Made-
lon, si tu la nourris de biscuits &
de confitures, en laissant les autres
mourir de faim, y aura-t-il bien
de la justice & de l'humanité dans
cet arrangement ?

CLEMENTINE.

De tems en tems je pourrai leur

donner quelque chose ; mais j'aime Madelon par-dessus tout.

Mde. D'ALENÇAY.

Si tu venois à mourir, & que Madelon se fût accoutumée à avoir toutes ses aises.

CLEMENTINE.

Je suis bien sûre qu'elle pleurerait ma mort.

Mde. D'ALENÇAY.

J'en suis persuadée. Mais la voilà qui retomberoit dans l'indigence ; & il faudroit peut-être qu'elle fît des choses honteuses, pour continuer de se bien nourrir, & de se bien parer. Qui seroit alors coupable de sa perte ?

CLEMENTINE (*tristement*).

Moi, maman. Ainsi donc il faut que je ne lui donne plus rien ?

Mde. D'ALENÇAY.

Ce n'est pas ma pensée. Je crois cependant que tu ferois bien de lui donner plus rarement de bons morceaux, & de lui faire plutôt le cadeau d'un bon vêtement.

CLEMENTINE.

J'y avois pensé. Je lui donnerai, si vous voulez, quelque'une de mes robes.

Mde. D'ALENÇAY.

J'imagine que ton fourreau de satin rose lui siérait à merveille, surtout sans chaussure.

CLEMENTINE.

Bon ! tout le monde la montreroit au doigt. Comment donc faire ?

Mde. D'ALENÇAY.

Si j'étois à ta place, j'économiserois pendant quelque tems sur mes plaisirs ; & lorsque j'aurois ramassé un peu d'argent, je l'emploierois à lui acheter ce qu'elle auroit de plus nécessaire. L'étoffe dont les enfans des pauvres s'habillent, n'est pas bien coûteuse. ✕ ✕ ✕

Clémentine suivit le conseil de sa mere. Madelon vint la trouver plus rarement à l'heure de son déjeuner ; mais Clémentine lui faisoit d'autres cadeaux plus utiles. Tantôt elle lui donnoit un tablier, tantôt

36 C L E M E N T I N E

un cotillon ; & elle payoit ses mois d'école chez le Magister du village, pour qu'elle achevât de se perfectionner dans la lecture.

Madelon fut si touchée de tous ces bienfaits, qu'elle s'attacha de jour en jour plus tendrement à Clémentine. Elle venoit souvent la trouver, & lui disoit : Auriez-vous quelque commission à me donner ? Pourrois-je faire quelque ouvrage pour vous ? Et lorsque Clémentine lui donnoit l'occasion de lui rendre quelque léger service, il auroit fallu voir la joie avec laquelle Madelon s'empressoit de l'obliger.

Elle s'étoit rendue un jour à la porte du jardin de Clémentine, pour attendre qu'elle y descendît ; mais

Clémentine n'y descendit point. Madelon y revint une seconde fois ; mais elle ne vit point Clémentine. Elle y retourna deux jours de suite ; Clémentine ne paroissoit plus.

La pauvre Madelon étoit désolée de ne plus voir sa bienfaitrice.

Ah ! disoit-elle, est-ce qu'elle ne m'aime plus ? Je l'aurai peut-être fâchée sans le vouloir. Au moins, si je savois en quoi, je lui en demanderois pardon. Je ne pourrois pas vivre sans l'aimer.

La femme-de-chambre de Madame d'Alençay sortoit en ce moment. Madelon l'arrêta. Où est donc Mamselle Clémentine, lui demanda-t-elle ?

Mademoiselle Clementine ? ré-

pondit la femme-de-chambre. Elle n'a peut-être pas long-tems à vivre. Je la crois à toute extrémité. Elle a la petite-vérole.

O Dieu ! s'écria Madelon, je ne veux pas qu'elle meure !

Elle court aussi-tôt vers l'escalier, monte à la chambre de Madame d'Alençay : Madame, lui dit-elle, par pitié, dites-moi où est Mamselle Clémentine ; je veux la voir. Madame d'Alençay voulut retenir Madelon ; mais elle avoit apperçu, par la porte entr'ouverte, le lit de Clémentine ; & elle étoit déjà à son côté.

Clémentine étoit dans les agitations d'une fièvre violente. Elle étoit seule, & bien triste ; car

toutes ses petites amies l'avoient abandonnée.

Madelon faisoit sa main en pleurant, la ferra dans les fiennes, la baissa, & lui dit : Ah ! bon Dieu, comme vous voilà ! Ne mourez point, je vous en prie ; que deviendrois-je si je vous perdois ? Je resterais le jour & la nuit auprès de vous, je vous veillerais, je vous servirai ; me le permettez-vous ? Clémentine lui ferra la main, & lui fit comprendre qu'elle lui feroit plaisir de demeurer auprès d'elle.

Voilà donc Madelon devenue, par le consentement de Madame d'Alençay, la garde de Clémentine. Elle s'acquittoit à merveille de son emploi. On lui avoit dressé une

couchette à côté du lit de la petite malade; elle étoit sans cesse auprès d'elle. A la moindre plainte qu'elle laissoit échapper Clementine, Madelon se levoit pour lui demander ce qu'elle avoit. Elle lui présentoit elle-même les remèdes prescrits par les Médecins. Tantôt elle alloit cueillir du jonc, pour faire, sous ses yeux, de petits paniers & de fort jolies corbeilles; tantôt elle bouleversoît toute la bibliothèque de Madame d'Alençay, pour lui trouver quelques estampes dans ses livres. Elle cherchoit dans son imagination tout ce qui étoit capable d'amuser Clémentine, & de la distraire de ses souffrances. Clémentine eut les yeux fermés de boutons pendant

près de huit jours. Ce tems lui paroissoit bien long : mais Madelon lui faisoit des histoires de tout le village ; & comme elle avoit bien su profiter de ses leçons, elle lui lisoit tout ce qui pouvoit la réjouir. Elle lui adressoit aussi de tems en tems des consolations touchantes. Un peu de patience, lui disoit-elle, le bon Dieu aura pitié de vous, comme vous avez eu pitié de moi. Elle pleuroit à ces mots ; puis séchant aussitôt ses larmes : Voulez-vous, pour vous réjouir, que je vous chante une jolie chanson ? Clémentine n'avoit qu'à faire un signe, & Madelon lui chantoit toutes les chansons qu'elle avoit apprises des petits bergers d'alentour. Le tems se pas-

soit de la sorte, sans que Clémentine éprouvât d'ennui.

Enfin, sa santé se rétablit peu-à-peu ; ses yeux se rouvrirent, son accablement se dissipa, ses boutons sécherent, & l'appétit lui revint.

Elle avoit le visage encore tout couvert de rougeurs. Madelon sembloit ne la regarder qu'avec plus de plaisir, en songeant au danger qu'elle avoit couru de la perdre. Clémentine, de son côté, s'attendrissoit aussi en la regardant.

Comment pourrai-je, lui disoit-elle, te payer, selon mon cœur, de tout ce que tu as fait pour moi ? Elle demandoit à sa maman de quelle manière elle pourroit récompenser sa tendre & fidelle gardienne. Ma-

dame d'Alençay qui ne se possédoit pas de joie de voir sa chère enfant rendue à la vie, après une maladie si dangereuse, lui répondit: Laisse-moi faire, je me charge de nous acquitter l'une & l'autre envers elle.

Elle fit faire secrètement, pour Madelon, un habillement complet. Clémentine se chargea de le lui essayer le premier jour où il lui seroit permis de descendre dans le jardin. Ce fut un jour de fête dans toute la maison. Madame d'Alençay & tous ses gens étoient énivrés d'allégresse du rétablissement de Clémentine. Clémentine étoit transportée du plaisir de pouvoir récompenser Madelon: & Madelon ne se possédoit pas de joie, de revoir

44 C L E M E N T I N E

Clémentine dans les lieux où avoit
commencé leur connoissance, &
encore de se trouver toute habillée
de neuf, de la tête aux pieds.



J A C Q U O T.

M O N S I E U R D E C U R S O L
revenoit un jour à cheval d'une
promenade dans ses terres. Comme
il passoit le long des murs du ci-
metiere d'un petit village, il enten-
dit des gémissemens qui partoient
de son enceinte. Ce digne gentil-
homme avoit un cœur trop com-
patissant, pour hésiter de voler au
secours du malheureux qu'il enten-
doit ainsi gémir. Il mit pied à
terre, donna son cheval à garder
au domestique qui le suivoit, &
franchit, d'un saut, les marches du

cimetiere. Il s'éleva sur le bout de ses pieds, tourna ses yeux de toutes parts ; enfin, il apperçut à l'extrémité, dans un coin, une fosse recouverte de terre encore toute fraîche. Sur cette fosse étoit étendu un enfant d'environ cinq ans qui pleuroit. M. de Cursol s'approcha de lui d'un air d'amitié, & lui dit :

Que fais-tu là, mon petit ami ?

L'ENFANT.

J'appelle ma mere. Hier on l'a couchée ici, & elle ne se lève pas.

M. DE CURSOL.

C'est apparemment qu'elle est morte, mon pauvre enfant.

L'ENFANT.

Oui, on dit qu'elle est morte ;

mais je ne peux pas le croire. Elle se portoit si bien l'autre jour, quand elle me laissa chez notre voisine Suzon ! Elle me dit qu'elle alloit revenir ; & elle ne revient pas. Mon pere s'en est allé, mon petit frere aussi ; & les autres enfans du village ne veulent plus de moi.

M. DE CURSOL.

Ils ne veulent plus de toi ? Et pourquoi donc ?

L' ENFANT.

Je n'en fais rien ; mais lorsque je veux aller avec eux, ils me chassent & me laissent tout seul. Ils disent aussi de vilaines choses sur mon pere & sur ma mere. C'est ce qui me fait le plus de peine. O ma mere, leve-toi, leve-toi !

Les larmes rouloient dans les yeux de M. de Cursol.

Tu dis que ton pere s'en est allé, & ton frere aussi ? Où sont-ils donc ?

L'ENFANT.

Je ne fais pas où est mon pere ; & mon petit frere est parti hier pour un autre village. Il vint un Monsieur tout noir, comme notre Curé, qui l'emmena avec lui.

M. DE CURSOL.

Et où demeures-tu à présent ?

L'ENFANT.

Chez la voisine Suzon. J'y ferai jusqu'à ce que ma mere revienne, comme elle me l'a promis. Je l'aime
bien,

bien, mon autre mere Suzon ; mais
(en montrant la fosse) j'aime encore
 plus ma mere qui est là. Ma mere, ma
 mere ! pourquoi es-tu si long-tems
 couchée ? Quand est-ce que tu te
 leveras ?

M. DE CURSOL.

Mon pauvre enfant, tu as beau
 l'appeller, tu ne la réveilleras ja-
 mais.

L'ENFANT.

Eh bien ! je veux coucher ici, &
 dormir auprès d'elle. Ah ! je l'ai
 vue lorsqu'on l'a portée dans un
 grand coffre. Comme elle étoit
 pâle ! comme elle étoit froide ! Je
 veux coucher ici, & dormir auprès
 d'elle.

Nº III.

D

M. de Cursol ne put retenir plus long tems ses larmes. Il se pencha vers l'enfant, le prit dans ses bras, l'embrassa avec tendresse, & lui dit :

Comment t'appelles-tu, mon cher ami ?

L'ENFANT.

On m'appelle Jacquot quand je suis bien sage, & Jacques quand je suis méchant.

M. de Cursol sourit au milieu de ses larmes.

Veux-tu me conduire chez Suzon ?

JACQUOT.

Oh ! oui, oui, mon beau Monsieur.

Jacquot se mit à courir devant M. de Cursol aussi vite que ses

petits pieds pouvoient le lui permettre, & il le conduisit à la porte de Suzon.

Suzon n'eut pas une médiocre surprise, lorsqu'elle vit notre Gentilhomme entrer dans sa chaumière, & le petit Jacquot, qui, la montrant du doigt, & courant cacher sa tête entre ses genoux, dit : La voilà ; c'est mon autre mere. Elle ne savoit que penser d'une visite si extraordinaire. M. de Cursol ne la laissa pas long-tems dans son incertitude. Il lui peignit la situation dans laquelle il avoit trouvé le petit garçon, lui exprima la pitié qu'il lui avoit inspirée, & la pria de vouloir bien l'instruire de tout ce qui regardoit les parens de Jacquot.

Suzon lui présenta un siege auprès d'elle, & commença ainsi son récit :

Le pere de cet enfant est un cordonnier qui demeure dans la maison voisine. C'est un homme honnête, sobre, laborieux, tout jeune encore, & fort bien bâti. Sa femme étoit d'une jolie figure, mais d'une mauvaise santé; du reste, très-diligente & très-économe. Ils étoient mariés depuis sept ans, vivoient fort bien ensemble; & ils auroient fait le couple le plus heureux s'ils avoient été un peu mieux dans leurs affaires. Julien ne possédoit que son métier; & Madeleine, qui étoit orpheline, n'avoit apporté à son mari qu'un peu d'argent,

qu'elle avoit gagné au service du bon Curé d'une paroisse à trois lieues d'ici. Ce peu d'argent fut employé à acheter un lit, quelques ustensiles de ménage, & une petite provision de cuir pour travailler. Malgré leur pauvreté, ils trouverent le moyen de se soutenir pendant les premières années de leur mariage, à force de travail & d'économie. Mais il étoit venu des enfans : c'est-là ce qui commença à les déranger. Encore auroient-ils pu se tirer de peine en redoublant de courage, s'il ne leur étoit arrivé des malheurs. La pauvre Madeleine qui avoit travaillé tous les jours de l'été dans les champs, pour apporter le soir quelque argent à son

mari, tomba malade de fatigue; & sa maladie dura tout l'automne & tout l'hiver. Les remèdes étoient fort coûteux : d'un autre côté, l'ouvrage n'alloit pas si bien, parce que les pratiques de Julien le quittoient peu à-peu, craignant d'être mal servies dans une maison où il y avoit une femme malade. Enfin Madeleine se rétablit, mais non les affaires de son mari. Il fallut emprunter pour payer l'Apothicaire & le Médecin. Le travail de Julien n'alloit plus du tout; il avoit perdu toutes ses pratiques : & Madeleine ne trouvoit pas de journée à gagner, parce que ses forces s'étoient affoiblies, & que personne ne vouloit l'employer. De plus, le loyer

de leur maison, & la rente de l'argent qu'ils avoient emprunté, les écriasient. Il leur fallut plus d'une fois endurer la faim ; & ils se trouvoient bien heureux, lorsqu'ils avoient un morceau de pain à donner à leurs enfans.

A ces mots, le petit Jacquot se retira dans un coin, & se mit à soupirer.

Il arriva encore que l'homme impitoyable à qui appartenait leur maison, voyant qu'ils n'avoient pas été en état de payer les deux quartiers de l'hiver, menaça Julien de le faire arrêter. Ils le prièrent instamment de prendre patience jusqu'à la moisson, parce qu'alors ils pourroient gagner des journées à

travailler dans les champs ; mais ni leurs supplications, ni leurs larmes ne purent l'attendrir, quoiqu'il fût le plus riche de tout le village. Ce fut avec bien de la peine qu'il leur accorda encore un mois de délai ; mais il jura que si au bout de ce tems il n'étoit payé en entier, il feroit vendre leurs meubles, & mettre Julien en prison. On ne vit plus alors chez ces pauvres gens qu'une tristesse & une souffrance capables d'attendrir un rocher. Vous pouvez croire, Monsieur, que mon cœur s'est ferré bien souvent, d'entendre ces bons voisins se lamenter, & de ne pouvoir les secourir. J'allai moi-même une fois chez leur créancier, & je le priai d'avoir com-

passion de leur misere. Je lui dis que j'engagerois, s'il le falloit, ma chaudiere, qui étoit tout ce que je possédois. Mais cela ne servit de rien. Tu es une misérable aussi-bien qu'eux, me répondit-il, voilà ce que c'est que de loger de la canaille comme vous autres. Ah ! Monsieur, (*ici des larmes coulerent sur les joues de Suzon*) j'endurai patiemment ce reproche, pour ne pas le fâcher encore davantage ; mais que je souffrois de n'être qu'une pauvre veuve, & de ne pouvoir soulager en rien ces braves gens ! Combien les riches pourroient faire de bien, s'ils en avoient la volonté comme les pauvres ! Mais, pour revenir à nos malheureux voisins, je conseillai à Ma-

deleine d'aller se jeter aux pieds du Curé chez qui elle avoit servi quelques années en digne & honnête fille, & de le prier de lui avancer quelque argent. Elle me répondit qu'elle en parleroit à son mari; mais qu'elle auroit bien de la peine à faire ce que je lui disois, parce que le Curé pourroit croire qu'ils étoient tombés dans la misère par une mauvaise conduite. Il y a trois jours qu'elle m'amena, comme elle avoit coutume de le faire, ses deux enfans, & me pria de les garder jusqu'au soir. Elle vouloit aller dans le village voisin, & voir si elle ne pourroit pas trouver, chez le Tisserand, du chanvre à filer pour payer leur dette. Elle n'avoit jamais pu

prendre sur elle-même de se présenter chez le Curé, son ancien maître ; mais son mari devoit y aller à sa place ; & il s'étoit mis en route ce même jour. Je me chargeai avec plaisir des enfans que j'aimois beaucoup, les ayant vu naître. Madeleine, en partant, les ferra contre son cœur, & les embrassa, comme si elle les voyoit pour la dernière fois. Je crois la voir encore ! Elle avoit les yeux tout pleins de larmes ; & elle dit à l'aîné : Ne pleure pas, Jacquot, je vais être bientôt de retour, & je viendrai te chercher. Elle me tendit la main, me remercia de ce que je voulois bien garder ses enfans, les embrassa encore, & sortit.

Au bout de quelque tems, j'entendis un bruit sourd dans sa maison ; mais comme je la croyois partie, je pensai que c'étoit un fagot mal appuyé contre la muraille, qui avoit roulé à terre ; & je ne m'en inquiétai pas. Cependant le soir vint, puis la nuit ; & je ne voyois point reparoître ma voisine. Je voulus aller voir chez elle si elle n'y étoit pas entrée pour poser sa filasse, avant de venir reprendre ses enfans. Je trouvai la porte ouverte, & j'entrai. O mon Dieu ! comme je fus frappée en voyant Madeleine étendue roide morte au pied d'une échelle ! Je demeurai moi-même immobile, & froide comme une pierre. Je ne savois ce que je devois

faire. Enfin, après avoir cherché inutilement à la soulever, je courus chez le Chirurgien, qui vint, lui tâta le poulx en hochant la tête, & envoya tout de suite chercher le Bailli. Les gens de Justice & le Chirurgien examinerent comment elle pouvoit s'être tuée ; & on trouva qu'elle devoit être morte sur le coup, ou que n'ayant pu appeller pour avoir du secours, elle étoit expirée dans son évanouissement.

Je comprends bien comment cela aura pu arriver. Elle étoit rentrée chez elle pour aller prendre dans son grenier le sac dans lequel elle devoit apporter la filasse ; & comme elle avoit encore les yeux troubles de larmes, elle n'avoit pas bien vu

à poser son pied en descendant sur le plus haut bâton de l'échelle ; & elle étoit tombée la tête la première sur le carreau. Son sac, qui étoit à côté d'elle, le disoit assez. Cependant il vint d'autres idées au Bailli. Il ordonna qu'on enterrât le cadavre le lendemain au matin, avant le jour, & sans cérémonie, à l'extrémité du cimetière ; & il dit qu'il alloit faire des informations, pour savoir ce que Julien étoit devenu. Je lui offris de garder les deux enfans chez moi ; car bien que j'aie beaucoup de peine à vivre moi même, je me disois : Le bon Dieu fait que je suis une pauvre veuve ; & s'il met ces enfans à ma charge, il saura bien m'aider à les nourrir. Le petit

frere de celui-ci n'y a pas resté long-tems. Hier même, quelques heures après que Madeleine eût été enterrée, le bon Curé, chez qui elle avoit servi, vint par hasard pour la voir. Il frappa quelque tems à sa porte ; & comme personne n'ouvroit, il vint à ma fenêtré, & me demanda où étoit Julien le cordonnier qui demouroit dans la maison d'à côté. Je lui répondis que s'il vouloit se donner la peine d'entrer un moment, j'aurois bien des choses à lui dire. Il entra, & s'assit, tenez, là où vous êtes. Je lui racontai tout ce qui étoit arrivé. Il versa un torrent de larmes. Je lui dis ensuite que Julien avoit eu la pensée d'avoir recours à lui dans l'embarras où il

se trouvoit. Il parut surpris, & il m'assura qu'il n'avoit absolument pas vu Julien. Les deux enfans vinrent à lui : il les caressa beaucoup ; & Jacquot lui demanda s'il ne pourroit pas réveiller sa mere qui dormoit depuis si long-tems. Les larmes revinrent aux yeux du bon Curé, en entendant ainsi parler cet enfant ; & il me dit : Bonne femme, j'enverrai chercher demain ces deux petits garçons, & je les garderai avec moi. Si leur pere revient, & qu'il soit en état de les élever, je les lui rendrai lorsqu'il me les demandera. En attendant, j'aurai soin de leur éducation. Cela ne me fit pas trop de plaisir. J'aime ces petits innocens comme une mere ; & il m'en

m'en auroit coûté de me les voir ôter si vite. Monsieur le Curé, lui répondis-je, je ne saurois consentir à me séparer de ces enfans : je suis accoutumée à eux, & ils sont accoutumés à moi. — Eh bien, ma bonne femme, il faut que vous m'en donniez un, & moi je vous laisserai l'autre, puisqu'il doit se trouver si bien auprès de vous : je vous enverrai de tems en tems quelque chose pour son entretien. Je ne pouvois refuser cela au bon Curé. Il demanda à Jacquot s'il ne seroit pas bien-aïse d'aller avec lui. Là où est ma mere ? répondit Jacquot ; oh ! oui, de bon cœur. — Non, mon petit ami, ce n'est pas là. C'est dans ma jolie maison, dans mon

joli jardin.— Non, non, laissez-moi ici avec Suzon ; j'irai tous les jours voir ma mere ; j'aime mieux aller là que dans votre joli jardin. Le bon Curé ne voulut pas tourmenter davantage l'enfant, qui étoit allé se cacher derriere les rideaux de mon lit. Il me dit qu'il alloit faire emporter par son valet le plus jeune, qui m'auroit donné plus d'embarras que l'aîné & il me laissa quelque argent pour celui-ci. Voilà, Monsieur, tout ce que j'ai à vous apprendre des parens de Jacquot. Ce qui redouble aujourd'hui ma peine, c'est que Julien ne revient point, & que les gens de Justice font courir le bruit qu'il est allé se jeter dans une troupe de contrebandiers,

& que sa femme s'est tuée de chagrin. Ces mensonges ont tellement couru tout le village, qu'il n'y a pas jusqu'aux enfans qui ne les aient dans la bouche ; & lorsque mon Jacquot veut aller avec eux, ils le chassent, & veulent le battre. Le pauvre enfant se désole, & il ne sort plus que pour aller sur la fosse de sa mere.

M. de Cursol avoit écouté en silence, mais non sans un profond attendrissement, le récit de Suzon. Jacquot étoit revenu auprès d'elle. Il la regardoit avec amitié, & l'appelloit de tems en tems sa mere. Enfin M. de Cursol dit à Suzon : Digne femme, vous vous êtes conduite bien généreusement envers

cette malheureuse famille ; Dieu n'oubliera pas de vous en récompenser.

SUZON.

Je n'ai fait que ce que je devois. Nous ne sommes ici bas que pour nous aider & nous secourir. Je pensois toujours que je ne pouvois rien faire de plus agréable aux regards de Dieu, pour tous les biens que j'en ai reçus, que de soulager de tout mon pouvoir mes pauvres voisins. Ah ! si j'avois pu en faire davantage ! Mais je ne possède rien au monde que ma cabane, un petit jardin où je cueille mes herbes, & ce que je puis gagner par le travail de mes mains. Cependant, depuis huit ans que je suis veuve, Dieu

in'a toujours soutenue honnêtement,
& j'espere qu'il me soutiendra de
même le reste de mes jours.

M. DE CURSOL.

Mais si vous gardez cet enfant avec
vous, la dépense de sa nourriture
pourra vous gêner beaucoup, jus-
qu'à ce qu'il soit en état de gagner
sa vie ?

SUZON.

Je ferai enforte qu'il y en ait tou-
jours assez pour lui. Nous partage-
rons jusqu'à mon dernier morceau
de pain.

M. DE CURSOL.

Et où prendrez-vous de quoi lui
fournir des vêtemens ?

SUZON.

J'en laisse le soin à celui qui revêt les prairies de gazon, & les arbres de feuillage. Il m'a donné des doigts pour coudre & pour filer; je les ferai servir à habiller notre petit orphelin. Quand on fait prier & travailler, on ne manque jamais.

M. DE CURSOL.

Vous êtes donc bien décidée à garder Jacquot avec vous?

SUZON.

Toujours, Monsieur. Je ne saurois vivre avec la pensée de renvoyer ce petit orphelin, ou de le renfermer dans une maison de charité.

M. DE CURSOL.

Vous êtes apparemment alliée à sa famille ?

SUZON.

Nous ne sommes alliés que par le voisinage & par la religion.

M. DE CURSOL.

Et moi, je vous suis allié à l'un & à l'autre par la religion & par l'humanité. Ainsi je ne souffrirai point que vous ayez seule tout l'honneur de faire du bien à cet orphelin, quand Dieu m'en a fourni plus de moyens qu'à vous. Confiez à mes soins l'éducation de Jacquot ; & puisque vous êtes si bien accoutumés l'un à l'autre. & que vous méritez vous-même, par votre bien-

faifance, tout ce que fon attachement pour fa mere a fu m'inspirer en fa faveur, je vous prendrai tous les deux dans mon château, & j'aurai foin de votre fort. Vendez votre jardin & votre chaumiere, & venez auprès de moi. Vous y ferez nourrie & logée pendant votre vie entiere.

SUZON (*le regardant avec des yeux attendris*).

Ne foyez point fâché contre moi, Monfieur. Que Dieu vous récompense de toutes vos bontés ! mais je ne puis accepter vos offres.

M. DE CURSOL,

Et pourquoi donc ?

SUZON.

D'abord, c'est que je suis attachée aux lieux où je suis née, & où j'ai vécu si long-tems : & puis il me seroit impossible de me faire au tracas d'une grande maison, & à la vue de tous les gens qui la remplissent. Je ne suis pas accoutumée au repos, ni à une nourriture délicate ; je tomberois malade si je n'avois rien à faire, ou si je mangeois de meilleures choses que de coutume. Laissez-moi donc dans ma chaumière avec mon petit Jacquot. Il ne lui en coûtera pas d'avoir une vie un peu dure. Cependant si vous voulez lui envoyer de tems en tems quelques secours pour payer ses mois d'école, & pour

acheter les outils du métier qu'il prendra, le bon Dieu ne manquera pas de vous en payer au centuple ; au moins Jacquot & moi nous l'en prierons tous les jours. Je n'ai point d'enfans ; Jacquot sera le mien : & le peu que j'ai lui appartiendra, lorsqu'il plaira au Seigneur de m'appeler à lui.

M. DE CURSOL.

A la bonne heure. Je ne voudrois pas que mes bienfaits pussent vous chagriner. Je vous laisserai Jacquot, puisque vous êtes si bien ensemble. Parlez-lui souvent de moi, pour lui dire que j'ai pris la place de son pere, pendant que vous prendrez aussi de votre côté les

soins & le nom de la mere qui lui cause tant de regrets. Je vous enverrai chaque mois tout ce qui sera nécessaire pour votre entretien : je viendrai souvent vous voir ; & ma visite sera pour vous autant que pour lui.

Suzon leva les yeux vers le ciel, & attachâ ses levres sur le pan de l'habit de M. de Cursol, puis elle dit à l'enfant : Viens, Jacquot, baise la main de ce Monsieur ; il veut être ton pere.

Jacquot baisa la main de M. de Cursol ; mais il dit à Suzon : Comment peut-il être mon pere ? il n'a pas de tablier devant lui.

M. de Cursol sourit de la question naïve de Jacquot ; & jettant

sa bourse sur la table : Adieu, brave Suzon, dit-il, adieu, mon petit ami ; vous ne tarderez pas à me revoir. Il alla reprendre son cheval, & prit sa route vers la paroisse du Curé qui avoit emmené le plus jeune orphelin.

Il trouva le Curé occupé à lire une lettre, sur laquelle il faisoit tomber quelques larmes. Après les premières civilités, M. de Cursol exposa au digne Pasteur le sujet de sa visite, & lui demanda s'il savoit ce qu'étoit devenu le pere des deux petits malheureux.

Monsieur, lui dit le Curé, il n'y a pas un quart-d'heure que j'ai reçu de lui cette lettre, écrite à sa femme. Il me l'a adressée avec ce paquet

d'argent, pour lui remettre l'un & l'autre, & la consoler de son absence. Sa femme étant morte, j'ai ouvert la lettre : la voici ; ayez la bonté de la lire. M. de Cursol prit la lettre avec empressement, & lut ce qui suit :

MA CHÈRE FEMME,

“ Je ne puis penser, sans chagrin, que tu aies été dans la peine à cause de mon absence : mais laisse-moi te conter ce qui m'est arrivé. Comme j'étois en chemin pour me rendre chez M. le Curé, voici ce qui me vint dans la pensée : Que me servira d'aller faire ainsi le mendiant ? Je ne ferai que sortir d'une dette

pour entrer dans une autre ; & il ne me restera que l'inquiétude de savoir comment la payer. Moi qui suis encore jeune, & qui peux travailler, aller demander tant d'argent ! j'aurai l'air d'un débauché ou d'un paresseux. M. le Curé a fait notre mariage, il nous aime comme ses enfans ; mais s'il alloit me refuser par mépris ! ou qu'il fut hors d'état de nous secourir ! Et puis quand il m'avanceroit la somme pour un an, ferai-je bien sûr de pouvoir la lui rendre ? Et si je ne la lui rends pas, ne ferai-je pas alors comme un voleur ? Je l'aurai trompé. Voilà ce que je me disois, ma chere Madeleine, & je pensai ensuite comment je pourrois nous tirer de

peine toi & moi d'une maniere plus honnête. Je ne favois quel parti prendre. Je pouffois bien des soupirs envers Dieu. Enfin, il me vint tout-à-coup dans l'esprit : Tu es encore jeune, tu es grand & robuste, quel mal y auroit-il de te faire soldat pour quelques années ? Tu fais lire, écrire, & compter joliment, tu peux encore faire la fortune de ta femme & de tes enfans ; tu peux au moins te débarrasser de tes dettes. Pense que si tu es rangé, & que tu amasses quelque chose, tu pourras l'envoyer à Madeleine. J'étois depuis une demi-heure dans ces pensées, lorsque je vis de loin venir derriere moi deux soldats. Ils m'eurent bientôt joint. Ils me de-

manderent d'où je venois, ou j'allois, & si je ne ferois pas bien-aise de servir le Roi? Je fis d'abord comme si je n'avois pas eu de goût pour le métier, Ils me tourmenterent encore, & me promirent un bon engagement de cinquante écus. Je leur dis qu'à ce prix je pourrois bien m'enrôler pour six ans. 'Tope, me dirent-ils. Allons, viens avec nous, l'affaire sera bientôt baclée. Ils m'amenerent devant un Officier. Il me fit toiser, & me demanda si je savois lire, écrire & compter; & quand je lui eus répondu qu'oui, il me fit aussi-tôt délivrer mon argent; & de cette façon, ma chere Madeleine, me voilà soldat pour sortir d'embarras,

Je

Je t'envoie les cinquante écus. Je n'en ai rien voulu garder. Paie tout de suite les trente écus que je dois, & six francs d'intérêt. Avec le reste, tiens ton ménage du mieux que tu pourras. Nourris-toi bien pour faire revenir tes forces. Habille nos enfans, & envoie-les bien-tôt à l'école. Je fais que tu es adroite & diligente; mais avec tout cela, tu ne saurois aller bien loin. Patience! j'aurai une paie de cinq sols par jour. Je vais voir si je ne pourrai pas épargner sur chaque journée un ou deux sols pour te les envoyer au bout du mois. Je demanderai dans quelque tems un congé pour t'aller voir. Ma chere Madeleine, ne t'afflige pas. Confie-toi à Dieu;

fix ans sont bientôt passés. Je reviendrai alors à toi, & nous pourrons recommencer à tenir ensemble notre ménage. Mon Officier m'a promis d'écrire au Bailli pour me faire conserver mon droit de communauté. Eleve bien nos enfans; retiens-les à la maison, & fais-leur aimer l'ouvrage. Prie tous les jours avec eux, & dis leur bien des choses du bon Dieu, & d'être d'honnêtes gens. Tu es en état de les instruire comme il faut. Vis dans la crainte du Seigneur; prie-le pour moi, & je le prierai pour toi. Réponds-moi promptement; tu n'auras qu'à donner ta lettre au Curé pour me la faire tenir. Embrasse pour moi nos deux enfans.

Dis à Jacquot que s'il est bien sage, je lui porterai quelque chose à mon retour. Dieu soit loué de toutes choses ! Aime-moi toujours, & je resterai toujours ton fidele mari."

JULIEN.

Les yeux de M. de Cursol s'étoient remplis de larmes pendant la lecture de cette lettre. Lorsqu'il l'eut achevée : Voila, s'écria-t-il, ce qu'on peut appeller un bon mari, un bon pere, & un honnête homme ! Monsieur le Curé, on doit avoir bien du plaisir à faire le bonheur de si braves gens. Je vais acheter le congé de Julien ; je payerai ses dettes, & je lui donnerai de quoi

repandre honnêtement son état. Ces cinquante écus resteront pour les enfans. Ils ont coûté cher à leur pere ! Ils seront partagés entre eux le jour qu'ils pourront s'établir. Gardez cet argent dans vos mains, & leur en parlez quelquefois, comme du plus vif témoignage de la tendresse paternelle. Je vous en payerai les intérêts, pour les réunir au capital. Je veux entrer pour quelque chose dans ce dépôt sacré.

Le digne Curé étoit trop oppressé pour être en état de répondre à M. de Cursol. Celui-ci entendit la force de son silence, lui serra la main, & partit. Tous ses projets en faveur de Julien ont été exécutés. Julien rendu au repos, &

jouissant d'une aisance qu'il n'a jamais goûtée, feroit le plus heureux des hommes, sans les regrets de la perte de Madeleine. Il ne trouve de soulagement qu'à s'en entretenir sans cesse avec Suzon. Cette digne femme se regarde comme sa sœur, & se croit la mere de ses enfans. Jacquot ne laisse jamais passer un seul jour sans aller sur la fosse de sa mere. Il a si bien profité des secours de M. de Cursol, que ce généreux Gentilhomme a des vues pour lui former l'établissement le plus avantageux. Il a pris le même soin du plus jeune enfant de Julien ; & il ne monte jamais à cheval, sans se rappeler cette touchante aventure. Lorsqu'il lui sur-

vient quelque peine, il va voir les
personnes qu'il a rendues heureuses ;
& il s'en retourne toujours chez
lui foulagé de son chagrin.



LES MAÇONS

SUR L'ECHELLE.

M. DURAND se promenant un jour avec le petit Albert, son fils, dans une place publique, ils s'arrêterent devant une maison qu'on bâtissoit, & qui étoit déjà élevée jusqu'au second étage.

Albert remarqua plusieurs manœuvres placés l'un au-dessus de l'autre sur les bâtons d'une échelle, qui haussioient & baissioient successivement leurs bras. Ce spectacle piqua sa curiosité. Mon papa, s'écria-t-il, quel jeu font ces hommes-là ?

Approchons-nous un peu plus du pied de l'échelle.

Ils allèrent se placer dans un endroit où ils n'avoient aucun danger à craindre. Ils virent un homme qui alloit prendre un moëlon dans un grand tas, & le portoit à un autre homme placé sur le premier échelon. Celui-ci élevant ses bras au-dessus de sa tête, présentoit le moëlon à un troisieme, élevé au-dessus de lui, qui, par la même opération, le faisoit passer à un quatrieme ; & ainsi, de mains en mains, le moëlon parvenoit en un moment à la hauteur de l'échafaud, sur lequel étoient les maçons prêts à l'employer.

Que penses-tu de ce que tu vois, dit M. Durand à son fils ? Pourquoi

tant de personnes font-elles employées à bâtir cette maison ? Ne feroit-il pas mieux qu'un seul homme y travaillât, & que les autres allassent faire chacun leur édifice ?

Vraiment oui, mon papa, répondit Albert. Il y auroit alors bien plus de maisons qu'il n'y en a.

As-tu bien pensé, répondit M. Durand, à ce que tu me dis là, mon fils ? Sais-tu combien d'arts & de métiers appartiennent à la construction d'une maison comme celle-ci ? Il faudroit donc qu'un homme seul, qui entreprendroit l'édifice, se formât dans toutes ces professions. Enforte qu'il passeroit sa vie entière à acquérir ces diverses connoissances, avant de pou-

voir être en état de commencer un bâtiment.

Mais supposons qu'il pût s'instruire en peu de tems de tout ce qu'il doit savoir pour cela. Voyons-le tout seul, & sans aucun secours, creuser d'abord la terre pour y jeter ses fondemens, aller ensuite chercher ses pierres, les tailler, gâcher le mortier, le plâtre & la chaux, & préparer tout ce qui doit entrer dans sa maçonnerie. Le voilà qui, plein d'ardeur, dispose ses mesures, dresse ses échelles, établit ses échafauds ; mais dans combien de tems penses-tu que sa maison puisse être élevée jusqu'au toit ?

ALBERT.

Ah ! mon papa ! je crains bien qu'il

ne vienne jamais à bout de l'achever.

M. DURAND.

Tu as raison, mon fils. Et il en est de cette maison, comme de tous les travaux de la société. Lorsqu'un homme veut se retirer à l'écart & travailler pour lui seul, lorsque, dans la crainte d'être obligé de prêter ses secours aux autres, il refuse d'en emprunter de leur part, il ruine ses forces dans son entreprise, & se voit bientôt contraint de l'abandonner. Au lieu que si les hommes se prêtent mutuellement leur assistance, ils exécutent en peu de tems les choses les plus embarrassées & les plus pénibles, & pour lesquelles il auroit fallu le cours d'une vie entière à chacun d'eux en particulier.

Il en est aussi de même des plaisirs de la vie. Celui qui voudroit en jouir tout seul, n'auroit à se procurer qu'un bien petit nombre de jouissances. Mais que tous se réunissent pour contribuer au bonheur les uns des autres, chacun y trouve sa portion.

Tu dois un jour entrer dans la société, mon fils : que l'exemple de ces ouvriers soit toujours présent à ta mémoire. Tu vois combien ils s'abrègent & se facilitent leurs travaux par les secours mutuels qu'ils se donnent. Nous repasserons dans quelques jours, & nous verrons leur maison achevée. Cherche donc à aider les autres dans leurs entreprises, si tu veux qu'ils s'empres sent à leur tour de travailler pour toi.

L' E' P E' E.

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. D'ORVAL.

AUGUSTE, *son fils.*

HENRIETTE, *sa fille.*

RENAUD, *l'ainé,*

RENAUD, *le cadet,*

DUPRE', *l'ainé,*

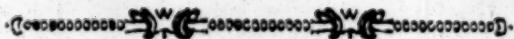
DUPRE', *le cadet,*

} *Amis
d'Auguste.*

CHAMPAGNE, *Domestique de
M. d'Orval.*

La Scene est à Paris, dans l'appartement d'Auguste.

Note.—Il est d'usage en France que les nobles portent l'épée au côté, comme une distinction de leur état. Ils la font même porter d'assez bonne heure à leurs enfans.

*L' E P E E.*

DRAME EN UN ACTE.

S C E N E I.

A U G U S T E.

HA ! c'est aujourd'hui ma fête !
On a bien fait de m'en avertir ; je ne
m'en ferois jamais avisé. Bon. Cela
me vaudra encore quelque chose de
mon papa. Mais, quoi ! voyons ; que
me donnera-t-il ? Champagne avoit
quelque chose sous son habit, lors-
qu'il s'est présenté chez mon papa.

Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah ! s'il ne falloit pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurois bien fait montrer de force ce qu'il portoit ! Mais chut, je vais le savoir. Voici mon papa.

S C E N E I I.

M. D'ORVAL (*tenant à la main une épée avec le ceinturon*) · AUGUSTE.

M. D'ORVAL.

TE voilà, Auguste ? j'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête ; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas ?

AUGUSTE.

AUGUSTE.

Oh ! mon papa. . . . Mais qu'avez-vous donc à la main ?

M. D' ORVAL.

Quelque chose qui ne te fiéra pas trop bien, une épée, vois-tu ?

AUGUSTE.

Quoi ! c'est pour moi ! Oh ! donnez, mon cher papa, je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué. . .

M. D' ORVAL.

Ah ! si je le croyois ! Mais fais-tu bien qu'une épée demande un homme ; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter ; qu'on doit se conduire avec réflexion & décence ; enfin, que ce n'est pas à

N^o III. G

l'épée de parer son homme ; mais à l'homme de parer son épée ?

AUGUSTE.

Oh ! ce n'est pas l'embarras ! je saurai bien parer la mienne ; & je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens. . . .

M. D'ORVAL.

Que veux-tu dire par ces petites gens ?

AUGUSTE.

J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée & un plumet au chapeau ; ceux qui ne sont pas nobles comme vous & moi.

M. D'ORVAL.

Pour moi, je ne connois de petites gens que ceux qui pensent mal,

& nè se conduisent pas mieux, qui sont défobéiffans envers leurs parens, grossiers & impolis envers les autres. Ainfi, je vois bien de petites gens parmi les nobles, & bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

AUGUSTE.

Oui, c'est auffi ce que je pense.

M. D'ORVAL.

Que parlois-tu donc tout-à-l'heure d'épée & de plumet au chapeau ? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces miseres-là ? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé

n'en avilit^é que davantage l'homme indigne de l'occuper.

AUGUSTE.

Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point] m'avilir, que d'avoir une épée, & de la porter.

M. D' ORVAL.

Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction, que par ta bonne conduite. Voici ton épée ; mais souviens toi. . .

AUGUSTE.

Oui, mon papa ; vous verrez.

(Il veut mettre l'épée à son côté, & ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre).

M. D' ORVAL.

Comment donc! Elle ne te va pas si mal!

AUGUSTE.

N'est-ce pas? Oh! j'en étois bien sûr!

M. D' ORVAL.

A merveille. Mais n'oublie pas sur-tout ce que je t'ai dit. Adieu.

(Il fait quelques pas pour sortir, & revient).

A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société, pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

AUGUSTE.

Oui, mon papa.

SCENE III.

AUGUSTE.

(Il se promene avec un air de gravité sur la scene, & de tems en tems regarde derriere lui si son épée le suit).

BON ! me voici enfin un parfait Chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois ! Plus de familiarité, dès qu'ils n'ont pas d'épée ; & s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent ! Mais, alte-là. Voyons d'abord si elle a une bonne lame. *(Il tire son épée, & prend un air furibond).* Je crois que tu te moques de moi, mon petit bour-

geois? Une, deux! Ah! tu veux te défendre! A mort, canaille!

SCÈNE IV.

HENRIETTE, AUGUSTE.

(Henriette, qui a entendu les derniers mots, pousse un cri).

HENRIETTE.

EH bien! Auguste, es-tu fou?

AUGUSTE.

C'est toi, ma sœur?

HENRIETTE.

Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là? *(en montrant son épée).*

AUGUSTE.

Ce que j'en fais ? Ce qu'un Gentilhomme doit en faire.

HENRIETTE.

Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde ?

AUGUSTE.

Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin ! . . .

HENRIETTE.

Voilà bien des vies en danger. Et si c'étoit moi, par hasard ?

AUGUSTE.

Si c'étoit toi ? Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

HENRIETTE.

Apparemment pour aller tuer les gens à tort & à travers ?

AUGUSTE.

Est-ce que je ne suis pas Chevalier ? Si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dus, *pan*, un soufflet ! & si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main !

(Il veut la tirer du fourreau).

HENRIETTE.

Oh ! Laisse-la en repos, mon frere. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrais savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

AUGUSTE.

Tu le sauras bientôt. Mon pere vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, & tu verras comme je me comporterai.

HENRIETTE.

Fort bien ; mais je te demande ce qu'il faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

AUGUSTE.

D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

HENRIETTE

(Lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence).

Votre servante très-humble, Mon-

seigneur, mon frere. Est-ce bien comme cela ?

AUGUSTE.

Point de moquerie s'il te plaît, Henriette, autrement. . . .

HENRIETTE.

Mais c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne fera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

AUGUSTE.

Oh ! je veux bien me moquer de ces petits drôles ; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manieres.

HENRIETTE.

C'est encore là apparemment un

des devoirs de ta Chevalerie ? Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, & qu'ils donnent sur les oreilles à Monsieur le Chevalier ?

AUGUSTE.

Bon ! C'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur, ni épée.

HENRIETTE.

Vraiment, notre papa ne pouvoit te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne Chevalier étoit caché dans son fils, & qu'il ne falloit qu'une épée pour le faire paroître au grand jour.

AUGUSTE.

Ecoute, ma sœur ; c'est ma fête, il faut bien nous divertir.

Au moins tu n'en diras rien à notre papa?

HENRIETTE.

Pourquoi non? Il ne t'auroit pas donné une épée, s'il n'avoit attendu quelque exploit de cette espee d'un Chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'auroit recommandé autre chose?

AUGUSTE.

Certainement, oui. Tu fais qu'il me prêche toujours.

HENRIETTE.

Que t'a-t-il donc prêché?

AUGUSTE.

Que fais-je, moi? que c'étoit à moi de parer mon épée, & non à mon épée de me parer.

HENRIETTE.

En ce cas, tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir : & tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

AUGUSTE.

Fort bien, ma sœur. Tu penfes te moquer ? mais je veux bien que tu faches.

HENRIETTE.

Je fais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais fais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée ?

AUGUSTE.

Eh quoi donc ? *(Il détache son*

ceinturon, & regarde l'épée de tous les côtés.) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

HENRIETTE.

(Vraiment, tu es un habile Chevalier ! Et une rosette ? Ah ! comme un nœud bleu & argent iroit bien sur cette poignée !

AUGUSTE.

Tu as raison, Henriette. Ecoute, tu as dans ta toilette un magasin de rubans ; ainsi.

HENRIETTE.

J'y pensois ; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de Chevalerie, & me porter quelque coup d'estramacon.

AUGUSTE.

La folle ! Voici ma main, tope là. Tu n'as rien à craindre. Mais vite, un beau nœud ! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

HENRIETTE.

Donne-la-moi donc.

AUGUSTE (*lui donnant son épée*).

Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

HENRIETTE.

Repose-t'en sur moi.

SCENE V.

AUGUSTE, HENRIETTE,
CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

LES deux Messieurs Dupré &
les deux Messieurs Renaud sont en
bas.

AUGUSTE.

Eh bien ! ne peuvent-ils pas mon-
ter ? Faut-il que j'aïlle les recevoir
au bas de l'escalier ?

CHAMPAGNE.

Madame votre mere m'a ordonné
de vous dire de les venir joindre.

N° III.

H

AUGUSTE.

Non, non ; il est mieux de les attendre ici.

HENRIETTE.

Mais, puisque maman veut que tu descendes ?

AUGUSTE.

Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards ! Allons, j'y vais tout à l'heure. Eh bien ! toi, que fais-tu là ? Et mon nœud d'épée ? Va, cours, & que je le trouve tout arrangé sur ma table ; (*en sortant*) m'entends-tu ?

S C E N E VI.

HENRIETTE.

LE petit insolent ! de quel ton il me parle ! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur ! Cui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connoît pas comme moi ; il faut que j'aille lui conter. . . . : Ah ! le voici !

SCENE VII.

M. D'ORVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

*V*ous venez bien à propos, mon papa; je courois vous chercher.

M. D'ORVAL.

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire?... Mais que fais-tu de l'épée de ton frere?

HENRIETTE.

Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud; mais c'étoit pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre au moins.

M. D'ORVAL.

Pourquoi reprendrois-je un cadeau que je lui ai fait ?

HENRIETTE.

Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme Dom Quichotte, s'escrimant tout seul d'estoc & de taille, & menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. D'ORVAL.

Le petit écervelé ! S'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

118 L' E' P' E' E.

HENRIETTE (*lui donne l'épée*).

Le voici, je l'entends sur l'escalier.

M. D'ORVAL.

Cours faire son nœud, & tu me l'apporteras, lorsqu'il sera prêt. (*Ils sortent*).

SCENE VIII.

AUGUSTE, DUPRE' l'aîné,
 DUPRE' le cadet, RENAUD
 l'aîné, RENAUD le cadet.

*(Auguste entre le premier, & le
 chapeau sur la tête; les autres mar-
 chent derriere lui, la tête découverte).*

DUPRE' l'aîné *(bas à Renaud
 l'aîné).*

VOILA une réception bien polie.

RENAUD l'aîné *(bas à Dupré
 l'aîné).*

C'est apparemment la mode au-
 jourd'hui de recevoir sa compagnie
 le chapeau sur la tête, & d'entrer
 chez soi le premier.

AUGUSTE.

Que bredouilles-tu là ?

DUPRE' l'aîné.

Rien, M. d'Orval, rien.

AUGUSTE.

Est-ce quelque chose que je ne
dois pas entendre ?

RENAUD l'aîné.

Cela pourroit être.

AUGUSTE.

Je veux pourtant le savoir.

RENAUD l'aîné.

Quand vous aurez le droit de me
le demander.

DUPRE' l'aîné.

Doucement, Renaud ; il ne nous

convient pas dans une maison étrangère.

RENAUD l'aîné.

Il convient encore moins d'être impoli, lorsqu'on est chez soi.

AUGUSTE, *(avec hauteur)*.

Impoli, moi, impoli? Est-ce parce que je marchois devant vous?

RENAUD l'aîné.

C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédon's toujours le pas.

AUGUSTE.

Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi.

RENAUD l'aîné.

Eh bien, de vous à moi?...

AUGUSTE.

Est-ce que vous êtes noble ?

RENAUD l'aîné (*aux deux Dupré,
& à son frere*).

Laiſſons-le s'ennuyer avec ſa nobleſſe, ſi vous m'en croyez.

* DUPRE' l'aîné.

Fi, Monſieur d'Orval ! Si vous trouvez au-deſſous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter ? Nous n'avions pas deſiré cet honneur.

AUGUSTE.

Ce n'eſt pas moi qui vous ai fait venir, c'eſt mon papa.

RENAUD l'aîné.

Fort bien. Ainſi nous allons trou-

ver Monsieur votre pere, & le remercier de son honnêteté. En même tems nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frere.

AUGUSTE (*l'arrêtant*).

Vous n'entendez pas le badinage, Monsieur Renaud, je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant ; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

RENAUD l'aîné.

A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

DUPRE' l'ainé.

Calme-toi, Renaud ; il faut rester bons amis.

DUPRE' le cadet.

C'est donc aujourd'hui votre fête, Monsieur d'Orval ?

DUPRE' l'ainé.

Je vous en fais mon compliment.

RENAUD l'ainé.

Et moi aussi, Monsieur ; je vous souhaite toutes sortes de prospérités ;
(à part) & je souhaite sur-tout que vous deveniez un peu plus honnête.

RENAUD le cadet.

Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux ?

AUGUSTE.

Oh ! sûrement !

DUPRE' le cadet.

Bien des bonbons fans doute ?

AUGUSTE.

Ha ! ha ! des bonbons. Ce seroit beau vraiment. J'en ai tous les jours.

RENAUD le cadet.

Ah ! c'est de l'argent, je parie.
(*Il compte dans sa main*). Deux ou trois écus, n'est-ce pas ?

AUGUSTE (*avec fierté*).

Quelque chose de mieux, & que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter.

(*Renaud l'aîné & Dupré l'aîné sont à l'écart, & se parlent tout bas*).

RENAUD le cadet.

Si j'avois ce qu'on vous a donné,

126 L' E' P E E.

je pourrois bien le porter comme
un autre peut-être !

AUGUSTE (*le regardant d'un air
de mépris*).

Pauvre petit !

(*Aux deux aînés*).

Que marmottez-vous encore tous
deux ? Il me semble que vous de-
vriez m'aider à me divertir.

DUPRE' l'aîné.

Fournissez-nous-en l'occasion.

RENAUD l'aîné.

C'est à celui qui reçoit ses amis
de s'occuper de leur amusement. /

AUGUSTE.

Qu'entendez-vous par-là, Mon-
sieur Renaud ?

SCENE IX.

RENAUD l'aîné, RENAUD le
cadet, DUPRE' l'aîné, DUPRE'
le cadet, AUGUSTE, HEN-
RIETTE.

HENRIETTE (*tenant une assiette
de gâteaux*).

J E vous salue, Messieurs, vous
vous portez bien, à ce que je vois ?

RENAUD l'aîné.

Prêt à vous rendre mes respects,
Mademoiselle. (*Il lui baise la main*).

DUPRE' l'aîné.

Nous sommes charmés de vous

voir tous les jours plus jolie. (*Il lui baise aussi la main*).

HENRIETTE.

Vous êtes bien honnêtes, Messieurs. (*A Auguste*). Mon frere, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, & j'aurai le plaisir de vous le verser.

RENAUD l'aîné.

Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, Mademoiselle.

AUGUSTE.

Nous n'avons pas besoin de toi ici..... A propos; & mon nœud d'épée?

HENRIETTE.

Tu trouveras l'épée & le nœud

dans ta chambre. Adieu, Messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir.

(Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié).

RENAUD l'aîné *(la suivant)*.

Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie ?

HENRIETTE.

Je vais en demander la permission à maman.

S C E N E X.

RENAUD l'aîné, RENAUD le
cadet, DUPRE' l'aîné, DUPRE'
le cadet, AUGUSTE.

AUGUSTE (*s'asseyant*).

AL L O N S, prenez des sieges
& asseyez-vous.

(*Ils se regardent les uns les
autres, en s'asseyant en silence. Au-
guste sert quelque chose aux deux
petits, après s'être servi lui-même
si copieusement, qu'il ne reste rien
pour les deux aînés*).

Un moment : on va en apporter
d'autres ; je vous en donnerai.

RENAUD l'aîné.

Nous n'attendons plus rien.

AUGUSTE.

A la bonne heure.

DUPRE' l'aîné.

Si c'est-là une politesse de Gentilhomme. . . .

AUGUSTE.

C'est bien avec de petites gens comme vous qu'il faut se gêner ! Je vous ai déjà dit qu'on nous serviroit autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas : m'entendez-vous ?

RENAUD l'aîné.

Oui, cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

DUPRE' l'aîné.

Allez-vous encore recommencer vos querelles? Monsieur d'Orval, Renaud, si!

(Auguste se leve, tous les autres se lèvent aussi).

AUGUSTE *(s'avançant vers Renaud l'aîné).*

Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois?

RENAUD l'aîné *(d'un ton ferme).*

Avec un petit noble bien grossier & bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut, & qui ne fait pas la maniere dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

DUPRE' l'aîné.

Nous pensons tous comme lui.

AUGUSTE.

Moi, grossier, impudent? Me dire cela à moi, qui suis Gentil-homme?

RENAUD l'aîné.

Oui, je vous le répète, un petit noble grossier & impudent, quand vous seriez Comte, quand vous seriez Prince.

AUGUSTE (*le frappant*).

Je vais t'apprendre à qui tu as à faire.

(*Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort, & tire la porte après lui*).

S C E N E X I.

RENAUD l'ainé, RENAUD le
cadet, DUPRE' l'ainé, DUPRE'
le cadet.

DUPRE' l'ainé.

MON Dieu! Renaud, qu'as-tu
fait? il va trouver son pere, & lui
forger mille menteries; pour qui
nous prendra-t-il?

RENAUD l'ainé.

Son pere est un homme d'hon-
neur. J'irai le trouver, si Auguste
n'y va pas. Il ne nous a sûrement
pas engagés à venir, pour nous
faire maltraiter par son fils.

L' E' P E' E. 135

DUPRE' le cadet.

Il va nous renvoyer à nos parens, & leur porter des plaintes contre nous.

RENAUD le cadet.

Non ; mon frere s'est bien conduit. Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait, lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfans.

RENAUD l'aîné.

Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. d'Orval.

SCENE XII.

RENAUD l'aîné, RENAUD le
cadet, DUPRE' l'aîné, DUPRE'
le cadet, AUGUSTE.

*(Auguste rentre, tenant à la main
son épée dans le fourreau. Les deux
petits se sauvent l'un dans un coin,
l'autre derriere un fauteuil. Renaud
l'aîné & Dupré l'aîné l'attendent
de pied ferme).*

AUGUSTE *(s'avançant vers Renaud
l'aîné).*

ATTENDS, je vais t'apprendre,
petit insolent. . . .

*(Il dégaine son épée; & au lieu
d'une lame, il tire du fourreau une*

longue plume de dinde. Il s'arrête, confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire, & se rapprochent).

RENAUD l'aîné.

Avance donc. Voyons la force de ton épée.

DUPRE' l'aîné.

N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

RENAUD le cadet.

Ah! voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter?

DUPRE' le cadet.

Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

RENAUD l'aîné.

Je pourrais maintenant te punir

de ta grossiereté ; mais je rougirois de ma vengeance.

DUPRE' l'aîné.

Il ne mérite plus notre société ; il faut l'abandonner à lui-même.

RENAUD le cadet.

Adieu, Monsieur le Chevalier à l'épée de plume.

DUPRE' le cadet.

Nous ne reviendrons plus, que vous ne soyez désarmé ; car vous êtes trop redoutable. (*Ils veulent sortir*).

RENAUD l'aîné (*les arrêtant*).

Restons ici, ou plutôt allons rendre compte à son pere de notre conduite. Autrement toutes les apparences seroient contre nous.

DUPRE' l'ainé.

Tu as raison. Que pourroit-il penser, si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui?

S C E N E X I I I .

M. D'ORVAL, AUGUSTE,
RENAUD l'ainé, RENAUD
le cadet, DUPRE' l'ainé, DU-
PRE' le cadet.

(Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte, & pleure de rage).

M. D'ORVAL *(à Auguste, en jettant sur lui un regard d'indignation).*

QU'EST-CE donc que j'entends, Monsieur? *(Les sanglots empêchent Auguste de répondre).*

RENAUD l'aîné.

Pardonnez, Monsieur, le désordre dans lequel nous paroissions à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, Monsieur votre fils nous a si mal reçus. . . .

M. D'ORVAL.

Rassurez-vous, mon cher ami ; je suis instruit de tout. J'étois dans la chambre voisine ; & j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. Il est d'autant plus coupable, qu'il venoit de me faire les plus belles promesses. Il y a long-tems que je soupçonnois son impudence ; mais je voulois voir par moi-même à quel excès il pou-

voit la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée une lame qui ne fera jamais couler de sang.

(Les enfans poussent un éclat de rire).

RENAUD l'aîné.

Pardonnez-moi, Monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu cruellement ses vérités.

M. D'ORVAL.

Je vous en dois plutôt des remerciemens. Vous êtes un brave jeune homme ; & vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime & de ma reconnoissance, acceptez cette épée ; mais je veux

d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

RENAUD l'ainé.

Je suis confus de vos bontés, Monsieur; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourroit n'être pas agréable aujourd'hui à Monsieur votre fils.

M. D'ORVAL.

Non, non, restez, mes chers enfans. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble; & ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser. Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, Monsieur, (*en s'adressant à Auguste*) ne vous avisez

pas de fortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée, que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudroit vieillir sans la porter.

F I N.

De l'Imprimerie de T. SPILSBURY,
Snow-hill, 1783.

